Des archéologues au service de la foi ? Le père de la Croix à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu et le chanoine Durville à Nantes

Archaeologists in the service of the faith? Canon Durville in Nates and Father de la Croix at Saint-Philibert-de-Grand-Lieu

Jean-Marie Guillouët et Nicolas Faucherre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2071>

DOI : 10.4000/abpo.2071

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2011

Pagination : 323-333

ISBN : 978-2-7535-1770-7

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-Marie Guillouët et Nicolas Faucherre, « Des archéologues au service de la foi ? Le père de la Croix à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu et le chanoine Durville à Nantes », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 118-3 | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2071> ; DOI : 10.4000/abpo.2071

Des archéologues au service de la foi ? Le père de la Croix à Saint-Philbert-de- Grand-Lieu et le chanoine Durville à Nantes

Jean-Marie GUILLOUËT

Institut national d'histoire de l'art, Paris

Nicolas FAUCHERRE

Université de Nantes

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par les difficiles relations de l'Église catholique tant avec le pouvoir politique qu'avec la société. Dans ce cadre, la première archéologie chrétienne¹ a-t-elle pu se mettre au service d'une certaine légitimation catholique en exhumant les témoignages matériels des premiers martyrs chrétiens ? Dans le diocèse de Poitiers, étroitement dirigé par un évêque légitimiste qui se pose en héritier d'Hilaire, les fouilles du jésuite Camille de la Croix, dans leurs méthodes comme dans leur interprétation, apparaissent comme un instrument du renouveau catholique. *A contrario*, ses fouilles contestées à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu prétendent valoriser un témoignage païen qui n'avait pas lieu d'être, tandis que les fouilles menées sur l'emplacement de l'évêché de Nantes par le chanoine Durville sont nuancées et rigoureuses, malgré la polémique avec Léon Maître sur l'interprétation des baptistères.

Le père Camille de la Croix (1831-1911)

Une recherche obstinée des premiers martyrs poitevins

Dans la première moitié du XIX^e siècle, l'action de l'Église poitevine paraît avoir été inspirée par l'urgence de remettre en état des structures et un équipement détruit et désorganisé par la Révolution, tout en s'adaptant aux nouvelles conditions de la société. À partir de la Restauration est

1. BARRAL Y ALTET, Xavier, « Les étapes de la recherche au XIX^e siècle et les personnalités », dans DUVAL, Noël (dir.), *Naissance des arts chrétiens*, Paris, Impr. Nat., 1991, p. 348-367.

rapidement pointée la montée de l'inculture religieuse, contrecarrée par une politique d'enseignement active. La seconde moitié du siècle apparaît marquée, dans un climat nettement plus idéologique, par les problèmes de relations entre l'Église, le pouvoir politique et la société. L'action de Monseigneur Pie (1849-1880), évêque royaliste à Poitiers², fut étroitement mêlée à la position légitimiste d'une partie de l'Église, ancrant son action dans l'histoire ancienne du diocèse. Il va entreprendre de reconstruire « la cité chrétienne » en développant la foi populaire et la vénération des reliques et des saints locaux, mais aussi en luttant contre la déchristianisation, l'anticléricalisme et la franc-maçonnerie, d'une part, contre une hérésie qui s'était développée aux marges de la Vendée et des Deux-Sèvres, la « petite Église », réfractaire au concordat de 1803, d'autre part.

C'est dans le cadre de cette légitimation de l'ancienneté de l'Église qu'à partir du quatrième quart du XIX^e siècle, l'activité du révérend père jésuite Camille de la Croix (1831-1911) (fig. 1), fondateur de l'archéologie poitevine, prend tout son sens. Presque incidemment, si l'on peut dire, elle va permettre le développement des recherches sur les monuments religieux du Poitou antérieurs à l'an Mil³. Professeur au collège Saint-Joseph depuis 1864, ce jésuite d'origine belge, « *laborieux et tenace* » selon l'expression de Michel Rérolle, se lance dans l'archéologie de l'Antiquité tardive et des premiers temps chrétiens à l'échelle du diocèse à partir de 1876, au point qu'il va se trouver libéré par son évêque de ses charges d'enseignement pour se consacrer complètement à ses activités de fouilles. À côté de ses très nombreux travaux sur l'Antiquité (sanctuaire de Sanxay, thermes de Saint-Germain, temple de la Roche à Poitiers), il va s'attacher plus particulièrement à l'archéologie chrétienne, funéraire et monumentale en Poitou⁴, mais aussi ailleurs, comme à Saint-Maur de Glanfeuil en Maine-et-Loire, publié en 1899, ou Saint-Philbert-de-Grand-Lieu en Loire-Atlantique, publié en 1906.

Sa technique de fouilles est, bien sûr, très liée aux méthodes de l'époque⁵; mais, sensible aux méthodes stratigraphiques que les préhistoriens développaient alors, il s'est aussi attaché à l'examen des couches archéologiques, à l'étude des maçonneries et au relevé des vestiges par

2. CATTÀ, Étienne, *La Doctrine politique et sociale du cardinal Pie (1815-1882)*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 375 p.

3. Sur le père de la Croix, les références essentielles sont : GINOT, Émile, « Bibliographie des travaux archéologiques du R. Père de la Croix », *BSAO*, 3^e sér., II, 1912, p. 256-342; RÉROLLE, Michel, « L'œuvre archéologique de Camille de la Croix », *BSAO*, 4^e sér., XIV, 1978, p. 321-349; SOUCHON, Anne, « Le révérend père Camille de la Croix (1831-1911) et l'art mérovingien », *Bulletin de liaison de l'Ass. Franç. d'archéol. mérovingienne*, 8, 1984, p. 30-35. Mais la partie poitevine de l'article se fonde sur la thèse inédite de Brigitte Camus, qu'elle a eu l'amabilité de mettre à ma disposition : BOISSAVIT-CAMUS, Brigitte, *Le quartier épiscopal de Poitiers : essai de topographie historique d'un quartier urbain (IV^e-XII^e siècle)*, Tours, Université François-Rabelais, 2001, p. 69-75.

4. Pour exemple, Antigny, Béruges, Saint-Pierre-les-Églises, Nouaillé-Maupertuis, Jazeneuil, Louin.

5. Comme le fait de suivre les murs. René Crozet racontait qu'il datait les mortiers en les goûtant!

**Figure 1 – Le père
Camille de la Croix,
s.j.**

*(carte postale de
J. Robuchon, Poitiers,
Société des Antiquaires
de l'Ouest)*

triangulation. Il travaillait avec une équipe d'ouvriers qu'il avait lui-même formée. Comme le souligne Brigitte Camus, la difficulté de lecture de ses documents et travaux vient de ce que l'on ne distingue pas toujours le relevé de terrain de l'interprétation. S'y mêlaient, en effet, des interprétations sur la forme du bâtiment et des hypothèses de datation, fruit d'échanges avec d'autres savants. Généralement, il avait une idée préconçue du plan des vestiges supputés, qui orientait sa fouille.

À Poitiers, il va réaliser d'importantes excavations sur le baptistère Saint-Jean dès 1890, puis surtout entre 1898 et 1902, publiées en 1903. Les travaux archéologiques sur les édifices religieux du haut Moyen Âge s'étaient développés à Poitiers au tout début du XIX^e siècle, précisément à la suite d'une polémique au sujet de la fonction initiale du baptistère Saint-Jean, considéré comme un mausolée ou un temple païen. Lui-même voulait *a priori* démontrer que les vestiges de murs trouvés à l'extérieur du baptistère pouvaient remonter au IV^e siècle⁶. Mais, en 1958, la fouille de François Eygun, Directeur régional des Antiquités, allaient remettre en

6. CROIX, R.P. Camille de la, « Étude sommaire du baptistère Saint-Jean de Poitiers », *MSAO*, 1904, 2^e série, xxvii, p. 285-414 (rééd. de l'éd. 1903).

question les découvertes du père de la Croix, encore renouvelées par les études récentes⁷.

Il exécutera d'autres fouilles dans les bâtiments religieux du quartier de la cathédrale de Poitiers : Saint-Hilaire-de-la-Celle en 1877 et Saint-Savin en 1879, restés inédits, la cathédrale en 1891-1892, publiée en 1907, enfin l'abbaye Sainte-Croix à la fin de sa vie. On peut ajouter à ces travaux les fouilles de l'hypogée de Mellebaude en 1878, publiées en 1883. Ses travaux attestent une occupation antique dans presque tous les secteurs. Son observation des maçonneries l'a amené à distinguer deux types de construction qu'il attribue à une « *première époque* » et à une « *seconde époque* », comprise entre le Bas-Empire et le ^x^e siècle. À cet égard, son interprétation de témoins mérovingiens au sein de la cathédrale romane ne peut aujourd'hui être retenue.

Au bout du compte, il n'a guère tiré de conclusions générales ou formulé d'hypothèse permettant de relier ses découvertes les unes aux autres. Cette absence de synthèse porte autant sur l'évolution des maçonneries et des édifices que sur la topographie urbaine.

Au demeurant, les interprétations archéologiques du père de la Croix doivent bien évidemment être regardées en considérant l'arrière-plan idéologique. Bien que se réclamant d'une grande indépendance d'esprit, aimant à se proclamer « *l'archéologue de tous* », le père de la Croix était néanmoins un religieux qui, sans être un ultra, militait en faveur de la Restauration. Ses centres d'intérêt, comme la recherche quasi obsessionnelle des martyrs et des saints locaux, ne sont pas uniquement liés à la découverte de l'hypogée des Dunes ; ses conclusions archéologiques et les polémiques que suscitérent certaines d'entre elles témoignent aussi du contexte politique et religieux de l'époque, secoué par la séparation de l'Église et de l'État. Celles de l'hypogée de Mellebaude duraient encore à sa mort en 1911, au point que X. Barbier de Montault dût rassembler des contributions destinées à contrecarrer les arguments de ses détracteurs. Nonobstant, ses hypothèses ont connu une large réception, dont attestent ses cours à l'École du Louvre en 1899 sur « *L'art latin chrétien* » et sur « *La sculpture en Gaule pendant les premiers temps chrétiens* »⁸.

C'est à partir des fouilles de Saint-Maur-de-Glanfeuil, et en s'appuyant sur l'exemple de Schliemann armé de l'*Illiade*, qu'il cherche à partir du tournant du siècle à faire coller systématiquement les vestiges aux textes, ce qui conduit ses pas sur les bords du lac de Grand-Lieu.

7. EYGUN, François, « Le baptistère Saint-Jean de Poitiers », *Gallia*, 1964, xxi, vol. 2, p. 137-171. Collectif, *Le baptistère Saint-Jean de Poitiers*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 2003.

8. COURAJOD, Louis, *Le père Camille de la Croix, Leçons professées à l'École du Louvre (1887-1896)*, volume I, École du Louvre, 1903, p. 89 et 99.

L'action équivoque du père de la Croix à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu

C'est donc bien dans la suite de son œuvre poitevine, si bien analysé par Brigitte Camus, qu'il convient de replacer son action à l'abbatiale Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. La datation de l'arrivée des reliques du bienheureux Philbert (836) donnée par la *Vie* de saint Philibert, démontrée en 1896 par Léon Maître et l'architecte Deverin⁹, est confirmée dans un premier temps par les fouilles qu'il y mène de 1896 à 1906. Mais, dans sa publication de 1905¹⁰, il propose une chronologie en trois phases étendues sur un millénaire : le transept serait une structure antique réutilisée par les moines, le chevet correspondrait seul aux aménagements effectués entre 836 et 848 pour permettre l'accès à la crypte alors créée pour recevoir la sépulture du saint ; enfin, reprenant l'argumentaire de Brutails, le P. de la Croix va jusqu'à attribuer la nef au XII^e siècle.

La démonstration de Lasteyrie, reprise par Maître qui enfonce le clou dans le compte-rendu qu'il en fait en 1910¹¹, est sans appel pour invalider ses démonstrations. Elle bat en brèche la chronologie relative établie par le jésuite archéologue, accusé, d'une part, de se croire « *en face d'un monument romain transformé en église par les religieux et de prononcer même les gros mots de basilique, de portique et de forum* », d'autre part, d'avoir oublié de visiter les chantiers analogues qui l'auraient éclairé. Elle tend à prouver *a contrario* que l'abbatiale serait « *l'œuvre d'une seule génération dans ses parties essentielles, parce qu'elle portait la marque d'un procédé unique de maçonnerie* », soit « *l'emploi des briques insérées deux par deux dans les murs, les cintres et les jambages* », concluant qu'il s'agirait « *d'un des spécimens les plus authentiques et les plus considérables qui restent en France de l'architecture religieuse à l'époque carolingienne* », « *distincte de l'architecture romane et qui en a préparé l'éclosion* ».

La réfutation du père de la Croix ne s'est pas fait attendre ! La longue querelle qui va l'opposer à Léon Maître¹² va surtout porter sur l'interpréta-

9. MAÎTRE, Léon, « Rapport sur l'établissement de Déas, sur la translation des reliques de saint Philibert et sur l'âge de l'église de Saint-Philbert de Grandlieu », dans *BSANL*, 35, 1896, suivi de « Notice sur l'église de Saint-Philibert-de-Grandlieu », *Bulletin archéologique*, 1898.

10. CROIX, R.P. Camille de la, « Étude sur l'ancienne église de Saint-Philibert-de-Grandlieu (Loire-Inférieure) d'après des fouilles, des sondages et des chartes », *MSAO*, 1905, rééd. Poitiers, 1906, 201 p., 21 pl.

11. LASTEYRIE, René de, « L'église de Saint-Philbert-de-Grandlieu (Loire-Inférieure) », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1909, XXXVIII, 2^e partie. Repris en compte-rendu bibliographique par Léon Maître dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1910, vol. 71, p. 359-363.

12. CROIX, R.P. Camille de la, *L'église carolingienne de Saint-Philbert-de-Grandlieu devant la critique, ou Examen des théories du R.P. C. de la Croix sur ce monument*, A. Dugas, 1907 ; MAÎTRE, Léon, *À propos de Saint-Philibert-de-Grandlieu, réponse à une critique de M. L. Maître*, Lévrier-Bonamy, 1908, 11 p. ; CROIX, R.P. Camille de la, « À propos de Saint-Philibert de Grandlieu. Réponse à une seconde critique de M. L. Maître », extrait de *Moyen-Âge*, 1908, Paris, Honoré Champion, 1908, 6 p.

tion de ses dégagements opérés dans l'abside et finira par se solder, juste avant sa mort, par l'abandon de toute solution pour lier le chœur surélevé sur la confession et l'avant-chœur. Il va en résulter l'impossibilité de proposer une restitution logique de l'organisation primitive, conduisant au dispositif visible aujourd'hui, à trois niveaux, inacceptable sur le plan fonctionnel. Il faudra attendre 1965 pour que l'architecte Pierre Lebouteux¹³, sur la base d'une observation minutieuse de l'abside, propose d'attribuer la crypte à la période romane, et 2003 pour qu'une observation archéométrique apporte enfin quelques maigres certitudes sur la chronologie de mise en place du chœur, carolingien, puis roman¹⁴!

Le chanoine Durville (1853-1943)

Contrairement à d'autres figures de l'érudition nantaise issues du clergé, le parcours intellectuel et scientifique du chanoine Georges Durville (1853-1943) paraît avoir été peu influencé par les enjeux politiques et scientifiques traversant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Avant lui, les travaux de l'abbé Abel Cahour (1812-1901) sont marqués par un contexte fortement polarisé autour de l'Église qui se traduit, à Nantes et plus généralement dans l'Ouest, par le mouvement de reconquête catholique que le projet d'achèvement du chœur de la cathédrale de Nantes, lancé en 1840, illustre parfaitement. Les débats scientifiques qui opposent l'abbé Cahour à Arthur Le Moine de La Borderie sur l'apostolicité de l'Église de Nantes témoignent bien de cette influence des enjeux politiques sur les discussions historiques¹⁵. L'activité de l'abbé Cahour est également contemporaine de la naissance et du développement du dense réseau de sociétés savantes qui apparaissent alors sur le territoire national. À Nantes, on passe, entre 1846 et 1900, de 5 à 10 groupements, ce qui témoigne de l'implantation de structures ancrées et durables¹⁶. Comme en Bretagne avec le chanoine Mahé ou Le Mené dans le Morbihan, des ecclésiastiques jouent alors un rôle important dans ce mouvement.

Le contexte de la génération de l'abbé Georges Durville est plus conflictuel. En avril 1871, un conseil municipal entièrement républicain est élu à Nantes, en partie par opposition à la réaction cléricale de l'Assemblée Nationale. L'anticléricalisme forme le ciment de ce conseil municipal en dépit des réticences et de la position médiane adoptée par Waldeck Rousseau qui démissionne après trois mois à la tête de la ville. Un inci-

13. LEBOUTEUX, Pierre, « L'église de Saint-Philbert de Grandlieu ». *BACTH*, 1966-1967, vol. 1-2, p. 49-107.

14. BOISSAVIT-CAMUS, Brigitte, HÉBERT-SUFFRIN, François, PRIGENT, Daniel, SAPIN, Christian *et al.*, « Archéologie et restauration des monuments : instaurer de véritables études archéologiques préalables », *BM*, n° 161, 2003, p. 195-222.

15. Débats préparés par l'abbé Abel CAHOUR : *L'apostolat de saint Clair : premier évêque de Nantes*, Nantes, 1883.

16. CHALINE, Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, CTHS, 1995, p. 61.

dent témoigne alors bien de l'état des relations entre les deux parties. En septembre 1872, un train de pèlerins de Lourdes arrive à la gare de Nantes où il est bloqué par la foule qui moleste les voyageurs, encouragée par l'inaction du maire Arsène Leloup. Cette inaction conduira d'ailleurs à son remplacement provisoire par Waldeck Rousseau. Cette décennie 1870 prépare également la fin des congrégations et l'expulsion des Jésuites en juin 1880 puis, en octobre de cette même année, de celle des Capucins de la rue Noire, à l'origine d'une manifestation importante. Dès août 1871, la municipalité, d'abord indifférente à la question de l'enseignement, vote la suppression des subventions aux écoles congrégationnistes et décide la création d'écoles publiques laïques. Il est notable qu'elle s'attire à cette occasion la réprobation du conseil général qui évoque dans ces débats les « *écoles d'immoralité et d'irreligion* ». C'est enfin la loi de séparation de 1905, l'inventaire de février 1906 et sa préparation qui marquent bien sûr l'ourlet du ^{xx}^e siècle alors que l'été 1903 se déroule dans un climat de violences « *politico-religieuses*¹⁷ ».

Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'activité intellectuelle et scientifique du chanoine Georges Durville paraît largement étrangère à ce contexte fortement conflictuel. Ordonné prêtre en 1877, il est vicaire de Saint-Félix deux ans plus tard, puis de Sainte-Croix en 1892, mais il faut attendre 1904 pour le voir prendre des fonctions administratives officielles. On ne s'étonnera pas de constater qu'elles le sont alors au musée Thomas Dobrée, c'est-à-dire dans une institution relevant du département, et donc du conseil général, dont il est membre de la commission administrative puis conservateur à partir de 1924, alors qu'il a 71 ans (fig. 2). L'activité intellectuelle de l'abbé Durville doit être mise en relation avec la politique d'apaisement menée par l'évêque Routard (1896-1914)¹⁸. Depuis son arrivée à la tête du diocèse, ce dernier joue le jeu du dialogue avec la municipalité et le département ce qui contraste avec la situation poitevine par exemple. Alors que les rapports entre l'Église et l'État connaissent de profonds bouleversements, l'évêque maintient une position conciliatrice. Cette modération dans un contexte largement anticléricale le conduit à chercher le rassemblement des catholiques "ultra" et modérés, dont ceux du Sillon qu'il condamne pourtant finalement en août 1910 au motif que le mouvement risque de briser cette union.

Les travaux du chanoine Georges Durville reflètent bien cette modération. Devenu chanoine de la cathédrale en 1906 dont il assume les fonctions de secrétaire, bibliothécaire et archiviste, Durville publie différentes études historiques sur le chapitre dès l'année suivantes¹⁹. Les documents et notes

17. LAGRÉE, Michel, *L'Ouest-Éclair. Naissance et essor d'un grand quotidien régional*, Rennes, PUR, 2000.

18. Sur ce personnage : BERNARD, Yveline, *L'Épiscopat de Monseigneur Rouard, évêque de Nantes de 1896 à 1914*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marcel Launay, Université de Nantes, 1989.

19. Par exemple, DURVILLE, Georges, *Le Chapitre de l'église de Nantes, aperçu sur son histoire du ^{vii}^e siècle au concordat*, Nantes, impr. A. Dugas, 1907.

Figure 2 – Le chanoine Georges Durville, d'après sa notice nécrologique, 1943 (cl. ADLA)

préparatoires à ses travaux et improprement appelés “fond Durville” déposés aux Archives départementales de la Loire-Atlantique²⁰, témoignent d'un intérêt d'abord archivistique et historique. Son activité d'archéologue est surtout illustrée par les fouilles qu'il mène à partir de 1910 à l'emplacement de l'évêché de Nantes. Elles donnent lieu à la parution de plusieurs textes dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure* et d'un gros tiré à part résumant son entreprise, ses principaux acquis et répondant à différentes critiques et remarques. Pour cette fouille, Georges Durville ne fait que reprendre les marges d'un dossier déjà ouvert au milieu du XIX^e siècle lors des dégagements des abords de la cathédrale par l'architecte diocésain Eugène Boismen à l'occasion de la reconstruction du chœur.

De telles fouilles, à un emplacement si prestigieux pouvaient aisément être récupérées à des fins politico-idéologiques. Tel ne fut pourtant pas le cas. Le travail du chanoine Georges Durville est au contraire marqué par son grand sérieux et l'absence de présupposés idéologiques ou politiques. La place manque ici pour reprendre dans le détail les nombreux résultats de ces fouilles. Signalons-en tout de même les plus importants. L'abbé Durville retrouve alors une piscine baptismale déjà mise au jour

20. ADLA 1 J 67. Il s'agit plus de “notes d'érudits” que d'un véritable fond. Ce dernier semble avoir été dispersé après la mort de l'intéressé dans son domicile de la rue Saint-Clément à Nantes. Je remercie M. Caraës de m'avoir fourni ces renseignements.

par Boismen en 1868 et remarquée par le chanoine Cahour²¹. Puis, en poursuivant les excavations, il découvre une seconde piscine qu'il date du IV^e siècle, alors que la première, jouxtant les maçonneries du XV^e siècle, ne remonterait qu'au VI^e siècle. Il reprend en outre pour son étude de la porte Saint-Pierre les comptes-rendus et les relevés de l'ingénieur de la ville Primault. La démarche qu'il adopte témoigne d'un grand souci de prudence dans les conclusions apportées et de précision scientifique dans la démarche adoptée.

Pourtant, le chanoine Durville se heurte rapidement aux critiques de Léon Maître, archiviste départemental de la Loire-Inférieure et figure marquante de l'archéologie et de l'histoire régionale²². Ces remarques paraissent alors dans les numéros du 20 au 28 mars 1913 du quotidien *L'Espérance du Peuple*. Elles donnent lieu à une réponse de l'intéressé dans *L'Express de l'Ouest*, à partir du 3 avril suivant. Le choix de ces organes de presse n'est bien sûr pas anodin. Cet échange d'écrits recoupe en effet une opposition politique assez claire entre le catholicisme modéré du second quotidien contre le positionnement bien plus à droite du premier. Léon Maître réfute le statut de baptistère aux deux piscines mises au jour par Durville. Pour lui, l'ecclésiastique serait descendu trop bas dans les niveaux du III^e siècle et serait en train d'exploiter des niveaux gallo-romains. Pour lui le constat est bien moins enthousiasmant et « *il ne reste rien de la période chrétienne dans la cour de l'évêché*²³ ». Sur la base d'une analyse un peu rapide des mentions d'archives de l'église Saint-Jean-du-Baptistère et d'arguments déjà datés quant à la forme et la taille des structures mises au jour, Léon Maître réfute alors les hypothèses du chanoine Georges Durville. L'archiviste soupçonne en fait l'ecclésiastique de vouloir prendre position dans le débat sur l'apostolicité de l'Église de Nantes : « *Nous n'avons pas raison de souscrire quand nos naïfs auteurs légendaires nous représentent saint Clair, premier évêque de Nantes, comme le constructeur de notre cathédrale et saint Félix du VI^e siècle comme un simple continuateur*²⁴. » Il attribue par conséquent les vestiges, et notamment les piscines découvertes, à un culte païen antérieur au christianisme.

La réponse du chanoine Durville est comprise dans le tiré à part du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes du département de la Loire Inférieure* publié à Nantes en 1913²⁵. Le chanoine reprend d'abord les objections de Léon Maître sur la datation de la première piscine, attribuée au

21. CAHOUR, abbé Abel, « Découverte du baptistère primitif de la cathédrale de Nantes », *BSANLI*, XV, 1876, p. 273-285, p. 275 *sq.*

22. MAÎTRE, Léon, « Observations sur les fouilles de la cour de l'évêché et de la porte Saint-Pierre », *BSANLI*, 55, 1913, p. 469-499. Voir la contribution de Martial Monteil dans ce même volume.

23. *Ibidem*, p. 480.

24. L'abbé Durville ne soutient nulle part cette thèse dans son étude.

25. DURVILLE, Georges, « Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913 », *BSANLI*, 1913, suppl., 366 p., 19 photos, 6 plans hors texte. Voir la « Réponse à quelques objections » (p. 347-361).

IV^e siècle. À la différence de ceux de son contradicteur, les arguments que le chanoine Durville développe reposent sur une bibliographie actualisée. Il s'appuie ainsi sur la notice "Baptistère" du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (t. II, p. 382-469) de dom Fernand Cabrol et dom Henri Leclercq publié – étrangement – en 1924 mais qui devait être en voie d'achèvement sinon achevé dès 1913, date de la parution du premier volume de la série comme le suggère la chronologie des éditions. Cette connaissance d'un texte non encore paru suffit à illustrer l'implication du chanoine Durville dans les réseaux savants de son temps. C'est aussi le premier tome du *Manuel d'archéologie française* de Camille Enlart, paru en 1902, qui est utilisé par le chanoine Durville pour justifier sa datation haute de la piscine octogonale. Sans pouvoir reproduire ici chacun des mouvements de ces débats, on notera que l'identification de deux piscines baptismales est aujourd'hui acceptée par la communauté scientifique même si certaines incertitudes demeurent quant à la chronologie relative de ces deux vestiges et leur possible contemporanéité²⁶.

Il est bien sûr facile de porter des jugements *a posteriori* sur le travail de lointains prédécesseurs. Le regard critique porté par Léon Maître sur les fouilles de la cour de l'évêché de Nantes paraît aujourd'hui bien émoussé sinon fautif. On pourra lui trouver bien des excuses au premier rang desquelles se trouve son activité débordante dans le domaine même de l'archéologie comme dans celui de ses fonctions d'archiviste départemental. S'il est indéniablement un défricheur insatiable, tant en matière d'archéologie que d'archive, Léon Maître n'est pas un archéologue ou un historien de l'architecture expérimenté²⁷. Le chanoine Georges Durville au contraire montre un souci de précision tout à fait honorable même s'il ne possède pas l'activité éditoriale foisonnante de son contemporain. Peut-être encouragé par les positions d'un évêque modéré en des temps pourtant fortement conflictuels, il doit être considéré comme l'une des figures les plus marquantes de l'érudition locale nantaise et comme l'auteur d'une œuvre scientifique de première valeur répondant aux critères auxquels nous tentons aujourd'hui encore de répondre.

Au bilan, deux acteurs du christianisme au tournant du XX^e siècle, deux attitudes face au savoir. Le père de la Croix fait preuve, dans sa découverte de l'hypogée des Dunes comme dans la fouille de l'abbatiale Saint-Philbert, d'une ténacité dans la conduite de la fouille, puis dans le suivi des restaurations, enfin dans la publication, qui n'a d'égale que son obstination dans la discussion : aucun argument des nombreux savants français ou étrangers

26. BARRAL I ALTET, Xavier, *Les premiers Monuments chrétiens de la France*, 2, *Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 222-223.

27. On pourra, par exemple, relire les jugements rapides portés par Léon Maître sur les vestiges entourant la chapelle Saint-Etienne à Nantes. Sur ce point voir en dernier lieu NADASI Katarina, *La chapelle Saint-Etienne de Nantes. Étude architecturale*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Marie Guillouët, Nantes, 2006.

qui ont étudié les monuments qu'il révèle n'a pu ébranler la conviction qu'il exhumaient les édifices commémorant les premiers martyrs chrétiens. Les travaux du chanoine Georges Durville, à l'inverse, témoignent d'un relatif effacement des enjeux politiques et religieux contemporains, fortement polarisés par les suites de la loi de séparation de 1905. Les débats qui opposent l'ecclésiastique à Léon Maître ne sont, bien sûr, pas exempts d'attendus politiques ; ces derniers se perçoivent jusque dans le choix des supports même du débat public l'opposant à l'archiviste de la Loire-Inférieure. Cependant, à aucun moment, la passion idéologique ne paraît avoir gagné sur la rigueur scientifique et l'honnêteté intellectuelle de cette figure remarquable de l'érudition archéologique et historique nantaise.

RÉSUMÉ

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par les problèmes de relations de l'Église catholique tant avec le pouvoir politique qu'avec la société, dans un climat désormais nettement idéologique. Dans ce cadre, la première archéologie chrétienne a-t-elle pu permettre une certaine légitimation catholique en exhumant les témoignages matériels des premiers martyrs chrétiens ? Dans le diocèse de Poitiers, étroitement dirigé par un évêque légitimiste qui se pose en héritier d'Hilaire, les fouilles du jésuite Camille de la Croix, dans leurs méthodes comme dans leur interprétation, se placent directement au service du renouveau catholique. *A contrario*, les fouilles menées à l'évêché de Nantes par le chanoine Durville sont beaucoup plus nuancées et rigoureuses, malgré la polémique avec Léon Maître sur l'interprétation des baptistères.

ABSTRACT

The second half of the 19th Century is characterized in France by the difficult relationship between the Catholic Church on the one hand and both State and Society on the other hand. In this context, was the first Christian archaeology able to give a sort of legitimation to the Catholics by finding material evidence of the first Christian martyrs ? In the Poitiers diocese, under a legitimist bishop, the excavations of the Jesuit Camille de la Croix, both in their methods and their interpretation are directly connected with the catholic revival. Conversely, those conducted by Canon Durville in the bishop's palace in Nantes are more methodical, in spite of the polemics with Léon Maître about the baptisteries.